Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1992)

Heft: 44

Rubrik: Petite chronique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

par Pierre Jonneret

Mais où sont les bruyères de Bécons ?

Les lieux changent et les noms restent. Où sont les garennes de Colombes, les bruyères de Bécons et les moulineaux d'Issy ? Qu'était-ce que le "Village suisse", aujourd'hui devenu un carré d'antiquaires qui rivalise avec les ex-grands magasins du Louvre et le quai Voltaire ? Le village suisse, c'était tout simplement le parc d'attractions de l'Exposition Universelle de 1900. Bien avant que la souris aseptisée et bien-pensante de la Walt Disney Corporation ne colonise le Val-de-Marne, nos grands-parents faisaient recette au Champ-de-Mars. Il y avait là, outre la grande roue, des chalets, des rochers, une cascade artificielle et un lac de montagne et, bien sûr, des vaches et des armaillis. Peut-être aussi des nains de jardin authentiques, en bonne poterie de chez nous, avec un tablier vert et un bonnet rouge qui n'avaient rien à voir avec ceux, en plastique, du susnommé Walt Disney. Heureusement, un sympathique Bâlois assure actuellement la défense de ces vrais nains de chez nous face à ceux du business hollywoodien.

Les chalets démolis, la cascade abattue et le lac vidé, le village suisse de l'Expo de M. Loubet redevint un terrain vague comme il y en avait beaucoup dans ce quartier de Grenelle, encore un faubourg parisien où l'on trouvait des poules et des bourricots de charbonnier avec quelques beuglants pour les tourlourous de l'Ecole Militaire voisine. On vit au Village suisse des chiffonniers et des ferrailleurs, puis des boxes pour les premières bagnoles des années trente, avant que cela ne devint les "puces" du XVème et maintenant l'endroit où les amateurs viennent chercher l'objet rare. Souvenirs, souvenirs pour ceux qui y firent leurs premiers essais de patins à roulettes. L'objet rare a donc remplacé le cor des Alpes et le "Handörgeli". Mais restaient la bière et les glaces.

A deux pas du Village suisse se trouvaient deux endroits où les Helvètes du XVème arrondissement aimaient à se rencontrer : la brasserie Schmitz et la boutique de Baggi, au pied du métro La Motte-Picquet-Grenelle. Schmitz n'était pas Suisse mais, venant du Sundgau, parlait le dialecte de même que certains de ses garçons. C'était la vraie brasserie d'autrefois, humide et bruyante, avec de la sciure de bois sur le carrelage, des serveurs à plateau de laiton et grands tabliers blancs et une odeur permanente de choucroute tiède. Dans la cour pavée qui donnait sur le boulevard de Grenelle, il y avait des fardiers de brasseur et des juments qui piétinaient. Tous les lundis soir on y jouait au yass sur quelques tables à gauche du tambour d'entrée. C'était le coin des Suisses, nostalgiques du Village. A côté, il n'y avait pas que Baggi, le glacier des enfants du Champ de Mars, mais aussi la "tessinoise" de la place Cambronne, châle tricoté sur l'épaule, sabots et jupe plissée noire, qui vendait huîtres et marrons dans un éternel courant d'air et entrait de temps à autre au bistrot du coin pour se réchauffer.

L'Hôtel Pavillon a conservé son décor d'origine.

L'Hôtel du Pavillon. Bâti, au début du siècle, par un couple d'hôteliers suisse, les Wachter. L'unité de style, à l'époque audacieux, y était exceptionnelle, du bar aux ascenseurs et aux moindres détails des chambres.

Schmitz a disparu, remplacé par un immeuble de grand standing, Baggi a essaimé un peu partout et jusque sur les plages bretonnes. La tessinoise est montée d'un numéro d'arrondissement ayant fait mariage avec l'écailler de l'avenue Victor-Hugo. A proximité, d'autres Tessinois tenaient grande maison à la place du même nom, les Scossa. On y rencontrait, comme à la Closerie des Lilas, une certaine "Gentry" de la colonie helvétique.

Car à une époque où la société n'était pas encore éclatée par les vacances au soleil, la télévision, les résidences secondaires et les heures perdues dans les transports, les Suisses de Paris se connaissaient presque tous et se retrouvaient régulièrement en quelques lieux magiques.

Il y avait, par exemple, le Stade de St-Ouen, propriété de l'Union Sportive Suisse (à l'époque en première division) ou encore celui de la Marche à Vaucresson et il y avait aussi les bistrots suisses de Paris.

En haut du Boul'Mich, place Edmond Rostand, était le restaurant Franconi à la façade blanche ornée de rouge. Assez chic, rendez-vous d'artistes et dont on aimait la fondue et la polenta. Avant guerre, il n'était pas facile de trouver des produits étrangers : le fribourg et les vins suisses étaient des raretés, la viande séchée chose inconnue, même chez Fauchon. Un autre rendez-vous célèbre était le restaurant de Jimmy, rue Bachaumont. Jimmy, toujours de ce monde, n'était pas Suisse mais Italien. Il était toutefois plus Suisse que les Suisses et, surtout, la vedette du Yodel Club. Qui se souvient de Jimmy, avec son "capet" d'armailli, se bouchant l'oreille pour mieux entendre ses trilles ? Il n'y a pas très longtemps, il était encore sur la scène pour un concert de l'Union Chorale. L'immeuble de la rue des Messageries avait sa brasserie suisse, en sous-sol, tenue par un certain M. Nuss. Lieu assez sinistre mais agrémenté tout de même d'un jeu de quilles et où l'on se précipitait, par un escalier en spirale, directement de la Salle Suisse de l'entresol, les "soirées récréatives", concerts ou conférences une fois terminés. Car chaque société avait sa soirée annuelle, suivie d'un bal et entrecoupée d'une choucroute, les plus élégantes étant Salle des Ingénieurs Civils, rue Cadet, voire à la Maison de la Chimie. Les gourmets se retrouvaient à l'Hôtel du Pavillon, rue de l'Echiquier, chef-d'oeuvre de l'Art nouveau, les attardés du soir chez Steiger, rue de la Lune (röstis et émincé de veau) ou encore, un peu plus haut, à la Taverne de Genève. Le Pavillon avait été bâti, au début du siècle, par un couple d'hôteliers suisse, les Wachter. L'unité de style, à l'époque audacieux, y était exceptionnelle, du bar aux ascenseurs et aux moindres détails des chambres. C'était l'époque où les grands boulevards étaient encore le coin chic et celui des théâtres de Paris, les Champs Elysées n'étant voués qu'aux petits ânes. Le fils unique du couple Wachter maintint l'hôtel tel qu'il le reçut, sans changer un bouton de porte. Il conservait pieusement dans sa cave des bouteilles exceptionnelles et des alcools centenaires. Il considérait la profession d'hôtelier comme un sacerdoce. Sans descendance, il fut un moment question que l'hôtel fut légué à l'Hôpital Suisse de Paris. Pour d'obscures raisons, la chose ne se fit point et le Pavillon aboutit en d'autres mains. Il fait partie actuellement d'une chaîne internationale qui en a conservé tout le charme. Peut-être y a-t-il encore des géraniums à toutes les fenêtres, comme du temps des Wachter.

Et puis, il y avait aussi le café "Le Français", en bas de l'avenue de l'Opéra, où officiaient le citoyen Chiesa, son épouse et sa belle-soeur. Chiesa était Tessinois, bien évidemment, et son épouse auvergnate, tout aussi évidemment. Chiesa mitonnait des plats fédéraux dans un placard qui jouxtait une salle biscornue et minuscule, au sous-sol, alors que son épouse et la soeur de celle-ci, tout de noir vêtues, tenaient le comptoir au café et composaient les additions sur des blocs offerts par Dubonnet. Entre une omelette, pour le comptoir, et une "papette" aux poireaux pour le carré du sous-marin, Chiesa passait de table en table en essuyant ses doigts sur l'éternelle blouse blanche qu'il portait directement sur la peau. Même au creux de l'Occupation et au coeur des années à tickets qui la suivirent, Chiesa ne laissa jamais ses compatriotes mourir de faim ! Chez Chiesa on aimait rencontrer Gilles et Urfer, dont le cabaret était voisin, et qui venaient recueillir des habitués "witz" et autres vaudoiseries qu'ils ressortaient ensuite à leur public.

Il y avait aussi des limonadiers suisses hors Paris, ainsi ce Neuchâtelois de Mantes-la-Jolie qui fit fortune en vendant des fritures de goujon du temps où Mantes était une aimable sous-préfecture au bord de l'eau. Le brave homme crut que c'était arrivé et prit la gérance de la Grande Cascade au Bois de Boulogne. En un an, quarante années d'économies y disparurent avec ses illusions. Il y avait encore M. et Mme Frisch qui tenaient une ferme-laiterie à Meudon-Bellevue. On s'y rendait de Paris par le bateau-mouche et le funiculaire du Point-du-Jour. Madame Frisch servait des tartes aux myrtilles aux petits Suisses sages, sous une tonnelle aux bancs champêtres et l'on entendait, à côté, Monsieur Frisch gronder à ses vaches en "bernertütsch". Pas bien loin, aux Bruyères de Sèvres, était un estaminet, pas tellement pour les enfants sages car le blanc dit de Suresnes y coulait librement, où certaines de nos sociétés faisaient leur "sortie champêtre" (sic) de printemps. Le patron répondait au nom poétique de Gatebois. Tout un programme...

A cette époque, point n'était besoin d'aller aux Seychelles pour être heureux. Cela évoquait un peu les premiers congés payés avec Arletty et Michel Simon sur le tandem de "Fric-Frac".

Des "restos" suisses à Paris, il y en a toujours, Dieu merci, mais ils ont changé de place et de quartier. Nous irons peut-être les explorer. ■